

“ me il serait pénible de partir pour l'éternité
 “ sans pouvoir assurer à la femme et aux en-
 “ fants le pain du lendemain ! Mon Dieu !
 “ gardez-moi vie et santé pour accomplir ma
 “ tâche jusqu'an bout.”

“ Votre société, Messieurs, providence visible de l'ouvrier, va lui enlever cette inquiétude et lui enseigner ce que doit faire la prudence chrétienne d'un père de famille.

“ Pendant que la santé est prospère et qu'il y a un surplus d'argent à la maison, au lieu de le gaspiller en amusements, en pique-niques, en sacrifices faits à la toilette et à la vanité, vous lui apprendrez à en former un fonds de réserve, un héritage qui assurera l'avenir de la femme et des enfants.

“ Ouvriers canadiens, pères de famille, en devenant membres de l'Alliance Nationale, vous faites disparaître tous les nuages qui pourraient obscurcir le soleil de votre bon-heur domestique.

“ Vienne la maladie, la caisse des secours mutuels vous assistera; vienne la mort, votre famille sera à l'abri de la misère. Par delà le tombeau, vous continuerez d'être la providence de votre famille et de donner encore du pain à votre femme et à vos petits enfants.

“ C'est là de la générosité et de la sagesse vraiment chrétiennes. Tout ouvrier, tout père de famille qui a du cœur devrait avoir aussi cette prévoyance et devenir membre de ces Sociétés de secours mutuels.....”

LES SABOTS DU PETIT WOLFE

Il était une fois,—il y a si longtemps que tout le monde a oublié la date,—dans une ville du nord de l'Europe, — dont le nom est si difficile à prononcer que personne ne s'en souvient,—il était une fois un petit garçon de sept ans, nommé Wolfe, orphelin de père et de mère, et resté à la charge d'une vieille tante, personne dure et avarecieuse, qui n'embrassait son neveu qu'au Jour de l'An, et qui poussait un grand soupir de regret chaque fois qu'elle lui servait une écuelle de soupe.

Mais le pauvre petit était d'un si bon naturel qu'il aimait tout de même la vieille femme, bien qu'elle lui fit grand peur et qu'il

ne pût regarder sans trembler la grosse verrue, ornée de quatre poils gris, qu'elle avait au bout du nez.

Comme la tante de Wolfe était connue de toute la ville pour avoir pignon sur rue et de l'or plein un vieux bas de laine, elle n'avait pas osé envoyer son neveu à l'école des pauvres; mais elle avait tellement chicané, pour obtenir un rabais, avec le magister chez qui le petit Wolfe allait en classe, que ce mauvais pédant, vexé d'avoir un élève si mal vêtu et payant si mal, lui infligeait très souvent, et sans justice aucune, l'écrêteau dans le dos et le bonnet d'âne, et excitait même contre lui ses camarades, tous fils de bourgeois cossus, qui faisaient de l'orphelin leur souffre-douleur. Le pauvre mignon était donc malheureux comme les pierres du chemin et se cachait dans tous les coins pour pleurer, quand arrivèrent les fêtes de Noël.

La veille du grand jour, le maître d'école devait conduire tous ses élèves à la messe de minuit et les ramener chez leurs parents. Comme l'hiver était très rigoureux cette année-là, et comme depuis plusieurs jours, il était tombé une grande quantité de neige, les écoliers vinrent tous au rendez-vous chaudement empaquetés et emmitouffés, avec bonnets de fourrure enfoncés sur les oreilles, doubles et triples vestes, gants et mitaines tricot et bonnes grosses bottines à clous et à fortes semelles. Seul, le petit Wolfe se présenta grelottant sous ses habits de tous les jours et des dimanches, et n'ayant aux pieds que des chaussons de Strasbourg dans de lourds sabots.

Ses méchants camarades, devant sa triste mine et sa dégaine de paysan, firent sur son compte mille risées; mais l'orphelin était tellement occupé à souffler sur ses doigts et souffrait tant de ses engelures qu'il n'y prit pas garde,—et la bande de gamins, marchant deux par deux, magister en tête, se mit en route pour la paroisse.

Il faisait bon dans l'église, qui était toute resplendissante de cierges allumés; et les écoliers, excités par la douce chaleur, profitèrent du tapage de l'orgue et des chants pour bavarder à demi-voix. Ils vantaient les réveillons qui les attendaient dans leurs familles. Le fils du bourgmestre avait vu, avant de partir, une oie monstrueuse, que des truffes tachaient de points noirs comme un léopard. Chez le premier échevin, il y avait un petit sapin dans une caisse, aux branches duquel pendaient des oranges, des sucreries, et des polichinelles. Et la cuisinière du tabellion avait attaché derrière son